

\$1.50. Fortune, \$2,020,000,000. Commerce, \$164,185,822.

*France.*—Manœuvres, de 60 à 75c par jour ; ouvriers, de 80c à \$2.00. Fortune, \$12,990,000,000. Commerce, \$1,721,463,500.

*Allemagne.*—Manœuvres, de 40 à 70c par jour ; ouvriers, de 75c à \$2.00. Fortune, \$32,185,000,000. Commerce, \$1,878,982,630.

*Italie.*—Manœuvres, de 24 à 30c par jour ; ouvriers, de 40c à \$1.25. Fortune, \$14,815,000,000. Commerce, \$409,382,915.

*Hollande.*—Manœuvres de 30 à 70c par jour ; ouvriers, de 80c à \$1.25. Fortune, \$4,700,000,000. Commerce, \$1,035,382,690.

*Royaume-Uni.*—Manœuvres, de 60 à 85c par jour ; ouvriers de \$1.00 à \$2.00. Fortune, \$47,000,000,000. Commerce, \$3,319,588,940.

*République Argentine.*—Ce pays est nominale à étalon d'or, mais la monnaie en circulation est le papier, d'ailleurs fort déprécié. Manœuvres, de 70c à \$1.30 par jour ; ouvriers, de \$1 00 à \$3.00. Fortune, \$2,545,000,000. Commerce, \$187,669,929.

*Suède et Norvège.*—Manœuvres, de 50 à 75c par jour ; ouvriers de 75c à \$1.50. Fortune, \$4,400,000,000. Commerce, \$287,716,516.

*Espagne.*—Manœuvres, de 40 à 55c par jour ; ouvriers de 50c à \$1.10. Fortune, \$12,580,000,000. Commerce \$285,191,890.

*Turquie.*—Manœuvres de 22 à 50c ; ouvriers de 50c à \$1.25. Fortune, \$2,965,000,000. Commerce, \$176,182,820.

*Portugal.*—Manœuvres, de 16 à 40c par jour ; ouvriers, de 50c à \$2.00. Fortune \$2,040,000,000. Commerce, \$69,417,800.

*Canada.*—Manœuvres de \$1.00 à \$1 25 ; ouvriers, de \$1.25 à \$3.00. Fortune, \$4,900,000,000. Commerce, \$230,618,932.

*Suisse.*—Manœuvres, de 30 à 60c par jour ; ouvriers de 50c à \$2.00. Fortune, \$2,470,000,000. Commerce \$310,770,012.

*Vénézuéla.*—Manœuvres, de 80c à \$1.00 ; ouvriers, de \$1.50 à \$3.00. Commerce \$29,928,000.

*Etats-Unis.*—Manœuvres, de \$1,00 à \$1.50 par jour ; ouvriers, \$1,50 à \$5.00. Fortune \$64 120,000,000. Commerce. \$1,547,135,194.

*Chili.*—Manœuvres, de 90c à \$1.10 par jour ; ouvriers, de \$1.25 à \$1.50. Commerce \$46,381,430.

*Australie.*—Manœuvres, de \$1.50 à \$1.60 par jour ; ouvriers de \$2.00 à \$5.00. Fortune, \$6,865,000,000. Commerce \$561,294,945.

## L'AGRICULTURE EN ANGLETERRE

De M. Henri Sagnier, dans la *République Française* :

A diverses reprises, nous avons signalé l'état lamentable dans lequel l'agriculture anglaise se débat, en proie aux conséquences les plus désastreuses du libre-échange auquel elle est impitoyablement soumise. Un document officiel nous permet aujourd'hui de revenir sur ce triste sujet, et de montrer, en dehors des doléances mêmes les plus légitimes des cultivateurs, les résultats auxquels la politique économique de l'Angleterre a conduit son agriculture.

Ce document est le rapport annuel du ministère anglais de l'agriculture (*Board of Agriculture*) sur les résultats de l'année 1895. Nous lui emprunterons seulement quelques chiffres, mais ils sont suffisamment éloquents.

En effet, une comparaison, établie par le secrétaire du ministère de l'agriculture, permet de constater que, pour la Grande-Bretagne (Angleterre pays de Galles et Ecosse), l'étendue des terres arables est descendue de 16,751,000 acres en 1890 à 7,967,000 en 1895. Pendant la même période, l'étendue des prairies est passée de 11,017,000 acres à 16,611,000. Le domaine de la charrue a diminué tandis que celui des productions fourragères s'est accru. Mais on doit ajouter que ce dernier ne s'est pas augmenté de tout ce qui a été perdu par le premier.

En effet, la diminution dans l'étendue des terres arables au commencement et à la fin de cette période quinquennale est de 8,784,000 acres, tandis que l'augmentation dans l'étendue des prairies n'est que de 5,594,000 acres. On doit donc en conclure que ce n'est plus comme naguère, la conversion des terres arables en prairies qui est la conséquence de la crise agricole ; c'est le retour aux friches, puisque les terrains arables ont perdu 3,190,000 acres qui n'ont pas été récupérés par les prairies.

C'est là un triste symptôme, qui justifie absolument les plaintes des cultivateurs anglais. Cette énorme diminution dans le travail agricole vient à l'appui de ce que disait un jour lord Salisbury : " Ce n'est plus le propriétaire foncier, ce n'est plus le fermier, c'est l'ouvrier rural qui est le plus cruellement atteint, puisque le travail disparaît devant lui."

C'est, comme on le sait, la production du blé qui a été la première à décroître. Le document dont nous parlons nous apprend que la terre cultivée en blé est passée de 2,343,000 acres en 1875, à 1,418,000 acres en 1895. En vingt ans, elle a diminué de 57 0/0. Des cartes jointes au rapport montrent que, dans certains comtés, surtout dans la région septentrionale, la culture du blé a complètement disparu, que dans la plupart des autres elle a été considérablement réduite et quelle n'a plus quelque importance que dans cinq comtés de la région orientale de l'île.

La conséquence de cette réduction dans les étendues cultivées est toute naturelle. La production du blé est descendue à 37 millions de boisseaux, alors qu'elle était encore de 78 millions en 1885, c'est-à-dire il y dix ans. Jamais elle n'avait été aussi faible, depuis un demi-siècle. Aussi l'importation n'a jamais été aussi considérable : elle a atteint, pendant l'année 1895, 197 millions de quintaux anglais (soit sous forme de blé soit sous forme de farine), elle représente les trois quarts des besoins de la consommation.

Sans être aussi importante, la réduction dans les autres cultures ne doit pas non plus passer inaperçue mais nous devons nous borner aux grandes lignes.

On prétendait volontiers qu'atteinte dans la production arable proprement dite, l'Angleterre retrouverait dans son bétail les bénéfices qu'elle perdrait d'autre part. Voilà que cette espoir s'est également évanoui ; c'est ce que nous apprend encore le même rapport du ministère de l'Agriculture.

Les tableaux qu'il renferme montrent en effet que l'effectif des troupeaux va en s'amointrissant et régulièrement, depuis plusieurs années. En 1895, on n'y comptait plus que 6,354,000 bêtes bovines ; c'est 190,000 bêtes de moins pendant les quatre dernières années. Pour les moutons, le phénomène est le même, car il est encore plus accentué : il n'y avait plus que 15,792,000 têtes en 1895, soit une perte de 1,943,000 têtes pendant la même période. Et notez que, depuis qu'on a fait des relevés de ce genre, chaque année, jusqu'en 1892, accusait une progression sur l'année précédente. Quant à la production chevaline, elle reste à peu près stationnaire.

Tels sont les faits, arides dans leur simplicité, mais éminemment instructifs. Il est inutile d'ajouter que ces résultats sont dus à la baisse des prix, provoquée par une impor-